

Savoirs de connaissance, savoirs de croyance : La structuration des imaginaires¹

La mécanique des *représentations sociales* engendre, à travers la production de discours, des savoirs qui se structurent en *savoirs de connaissance* et *savoirs de croyance*, lesquels se configurent à leur tour en *types de savoirs*. C'est à partir de ces types de savoirs, et toujours par le biais de la production discursive que s'organisent des *systèmes de pensée* selon des principes de cohérence qui en font des *théories*, des *doctrines* ou des *opinions*.

Les savoirs de connaissance

Les savoirs de connaissance tendent à établir une vérité sur les phénomènes du monde. Une vérité qui existe en dehors de la subjectivité du sujet, du moins qui a été installée dans un extérieur à l'homme (*hors sujet*). Cette vérité porte sur l'existence des faits du monde et l'explication des phénomènes qui sont placés devant l'homme et mis à sa considération, dans un rapport *objectivant* et énoncés sous la forme d'un « il-vrai », de la part d'un sujet de l'énonciation qui se veut neutre, sans jugement, dépourvu de toute subjectivité, un énonciateur abstrait, impersonnel, pouvant s'appeler « la science » ou « l'ordre des choses », dont le garant est la possibilité de *vérification* des propos tenus et donc du savoir.

Ce processus de construction du savoir de connaissance donne lieu à deux types de savoirs : *savoir savant* et *savoir d'expérience*.

La *savoir savant* construit des explications sur le monde qui valent pour connaissance du monde tel qu'il est et fonctionne. On est dans l'ordre de la raison savante qui s'appuie sur des procédures d'observation, d'expérimentation et de calcul, lesquelles utilisent des instruments de visualisation du monde (microscope) ou d'opérations (informatique), et dont la garantie objectivante est que ces procédures et ces instruments peuvent être suivis et utilisés par toute autre personne ayant même compétence. On est ici dans l'ordre du *prouvé*. Personne n'a jamais vu la terre tourner autour du soleil. Pourtant on en a la connaissance parce qu'on nous la fait connaître comme savoir savant prouvé de façon indiscutable.

Peuvent être rattachées au savoir savant ce que l'on appelle les *théories*. Elles se caractérisent par une forme de discours qui est à la fois fermée et ouverte. *Fermée* autour d'un noyau de certitudes constitué par un ensemble de propositions ayant valeur de postulats, de principes ou d'axiomes, dont dépendent les concepts, les modes de raisonnement et l'appareillage méthodologique. *Ouverte* dans la mesure où cette forme de discours se trouve dans un processus de réfutation/intégration de propositions contraires ou de résultats contradictoires. Autrement dit, les théories sont confrontées à la critique. Mais dans le temps où la théorie s'énonce comme telle, elle a la force de vérité d'un discours *démonstratif*, celui, par exemple, des lois de la gravitation.

Le *savoir d'expérience*, lui, construit également des explications sur le monde qui valent pour la connaissance du monde, mais sans aucune garantie de probation : pas de procédures particulières, pas d'instrumentation. En revanche, tout individu peut se prévaloir d'un savoir d'expérience dès qu'il l'a éprouvé et qu'il peut supposer que tout autre individu dans la même situation éprouvera la même chose : si je lâche un objet que je

¹ Texte extrait de P. Charaudeau, « Les stéréotypes, c'est bien. Les imaginaires, c'est mieux » in H. Boyer (dir.), 2007, *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène*, Paris : L'Harmattan

tiens dans la main, je ferai l'expérience qu'il tombera à tous les coups, et je supposerai que toute autre personne en mes lieu et place fera la même expérience. On est ici dans le domaine de l'*éprouvé* et de l'expérience universellement partagée, et je n'ai pas besoin, pour cela, de savoir savant : je n'ai pas besoin de connaître les lois de la gravitation pour savoir que si je lâche un objet, il tombera. Il n'empêche que je tiendrai ce savoir d'expérience pour connaissance du monde tel qu'il est.

Seront donc rattachés à ce savoir d'expérience les savoirs empiriques sur le monde qui sont soutenus par un discours de *causalité naturelle*, quitte à ce que celui-ci contredise le savoir savant : on continue de dire que le soleil se lève et se couche (savoir d'expérience), alors que l'on sait que c'est la terre qui tourne et non le soleil (savoir savant). Ce sont là deux formes de savoir de connaissance, car toutes les deux tiennent ce qui est dit pour ce qu'est le monde (n'oublions pas que l'on se trouve ici dans le domaine des représentations socio-discursives).

Les savoirs de croyance

Les savoirs de croyance ne portent pas sur la connaissance du monde au sens que nous venons de lui donner mais sur des évaluations, des appréciations, des jugements à propos des phénomènes, des événements et des êtres du monde, leur pensée et leur comportement. La connaissance, comme on vient de le voir, procède d'un mode de description ou d'explication centré sur le monde, indépendamment du point de vue du sujet ; la croyance procède du regard que le sujet porte sur le bien-fondé des événements et des actions de l'homme. Ici, il ne s'agit pas d'avoir un point de vue sur la terre qui tourne puisque c'est une explication qui m'est donnée par un savoir savant indiscutable ; il s'agit de savoir si, par exemple, il est préférable de travailler au soleil levant ou au soleil couchant, s'il est bon, mauvais, raisonnable ou fou de conduire dans la tempête, s'il est bien ou mal d'engager tel conflit. Le savoir, ici, se trouve dans le sujet, procède du sujet (*in-sujet*), et est porteur de jugement. On est dans le domaine de la valeur qui se caractérise à la fois par une activité mentale polarisée sur la raison d'être des événements et des comportements (d'où son aspect affectif) et par une prise de position (d'où son aspect subjectivant). On n'a plus affaire à l'énonciation d'un « il-vrai » mais d'un « on-vrai », qui intériorise le savoir et en même temps le souhaite partagé, bien que, dans ce cas, il ne soit *pas vérifiable*, autre différence avec le savoir de connaissance, même si parfois il est bien difficile de faire le départ entre les deux.

Ce processus de construction du savoir de croyance donne lieu à deux types de savoirs : le *savoir de révélation*, le *savoir d'opinion*.

Le *savoir de révélation* suppose qu'il existe un lieu de vérité extérieure au sujet, mais à la différence du savoir de connaissance, cette vérité n'a pas à être prouvée ni vérifiée, ce pourquoi elle exige un mouvement d'adhésion totale du sujet à celle-ci. Mais pour que ce mouvement d'adhésion trouve sa justification, il faut qu'existent des textes qui témoignent de cette vérité plus ou moins transcendantale. D'une façon ou d'une autre, ces textes ont un caractère sacré jouant le rôle de référence absolue des valeurs auxquelles on veut adhérer.

Il n'est donc pas étonnant que ce soient les *doctrines* qui s'attachent à ce type de savoir, doctrines dites religieuses ou profanes. Les doctrines se définissent en référence à une parole fondatrice, émanant la plupart du temps d'une figure charismatique (le poète dans la Grèce archaïque, le prophète dans les religions chrétiennes, le gourou dans les sectes, le fondateur d'une école de pensée). Si les doctrines ont un caractère fermé comme les théories, les premières, à la différence des secondes, ne souffrent pas de remise en cause et s'instituent en *dogme*. Les doctrines sont insensibles aux contradictions que pourraient apporter les savoirs savants ou d'expérience. Ces derniers sont certes fermés, mais « jusqu'à preuve du contraire », jusqu'à ce qu'une nouvelle théorie vienne se substituer à la précédente ou qu'une nouvelle expérience vienne contredire la précédente : les savoirs de connaissance sont à la fois fermés et ouverts. Le savoir de révélation, en revanche, est complètement fermé sur une évidence de savoir, et les discours qui le soutiennent se

présentent sous la modalité de l'évidence. Il refuse la critique, et face à celle-ci ne peut réagir que par anathèmes, excommunications ou autres formes d'exclusion. Des énoncés comme « Jésus est le fils de Dieu fait homme » ou « Aimez-vous les uns les autres » se réfèrent à une vérité révélée à laquelle ne peut être opposée que le refus de la parole de révélation, le refus de la foi en cette parole. Mais il en est de même avec des énoncés de valeur du type « Le peuple est souverain » ou « Liberté, égalité, fraternité ». En tant qu'appartenant au savoir de croyance on est dans le domaine du « On-vrai » puisqu'il exige adhésion de la part du sujet, mais un On-vrai qui voudrait bien se substituer au « Il-vrai » du savoir de connaissance.

C'est à ce type de savoir de révélation que l'on peut rattacher les *idéologies*. Mais, évidemment, tout dépend de la façon dont on définit ce concept. La psychologie sociale, par exemple, considère que « l'idéologie est une notion qui reste encore relativement floue, sans véritable consistance théorique, dans laquelle on fait entrer des modes d'expression extrêmement variés, tels que des croyances ou des théories (naïves ou philosophiques), des valeurs ou des images, des normes ou des modes particuliers de perception de la réalité... » (C. Guimelli, 1999, *La pensée sociale*, PUF, p.105). En effet, les idéologies articulent de façon doctrinale des savoirs génériques qui proposent une explication totale et englobante de l'activité sociale, tout en se fondant sur des discours qui font référence, et derrière lesquels on perçoit parfois un penseur plus ou moins « phare ». En fait, une idéologie est toujours plus ou moins floue (ce qui peut d'ailleurs garantir son succès), et lorsque son discours se durcit et se fixe en un texte de référence plus ou moins sacré, elle tend à devenir doctrine. Ainsi en est-il du marxisme qui, s'il fut en son origine une théorie, est devenu pour certains une idéologie à tendance doctrinale et dogmatique.

Les savoirs d'opinion naissent d'un processus d'évaluation au terme duquel le sujet prend position et s'engage dans un jugement à propos des faits du monde. Comme dans tout savoir de croyance, ce n'est pas le monde qui s'impose au sujet mais le sujet qui s'impose au monde. Mais ici, il n'y a pas de discours de référence absolu et donc on se trouve dans un univers de savoir où doit être admis qu'existent plusieurs jugements possibles à propos des faits du monde, jugements parmi lesquels le sujet fait un choix selon diverses logiques : du nécessaire, du probable, du possible, du vraisemblable, et dans lesquelles interviennent autant le raisonnement que l'émotion. L'opinion résulte d'un mouvement d'*appropriation* de la part d'un sujet d'un savoir parmi les savoirs circulant dans les groupes sociaux. Ce savoir est donc à la fois personnel et partagé, c'est pourquoi il peut être discuté. Et même, lorsqu'il apparaît sous une énonciation généralisante, comme dans le cas des proverbes, maximes et dictons, le sujet sait que ce savoir est discutable, à preuve qu'à tout proverbe répond un contre-proverbe. Il s'agit toujours d'un jugement de vérité derrière lequel se trouve un avis général, une doxa anonyme, comme émanant d'une voix qui se trouve au-dessus des sujets (un métaénonciateur) ; non point une voix de la raison ou de la science, mais une voix collective par rapport à laquelle le sujet se positionne. Que celui-ci énonce « Les vins de Bordeaux sont vraiment supérieurs aux vins de Bourgogne » ou « Quand on est Ministre, on se tait ou on se démet », il sait qu'il exprime un point de vue qui pourrait être contredit ; et si une discussion s'enclenchait sur ces propos, elle s'appuierait sur des prises de position au regard de ce que chacun croit être vrai de son point de vue. Tout jugement d'opinion est subjectif tout en se fondant sur un partage, ce pourquoi il a en même temps une fonction identitaire (ce que n'a pas nécessairement le savoir de connaissance).

Aux savoirs d'opinion peuvent être rattachées diverses catégories d'opinion qu'on appellera : *opinion commune*, *opinion relative* et *opinion collective*. L'opinion commune a une portée généralisante qui se voudrait même universelle, et qui est censée être le plus largement partagé. Quelle que soit la façon de l'exprimer, le sujet qui l'énonce dit quelque chose comme : « Je pense comme tout le monde que... » ou « Tout le monde pense que...et moi aussi ». C'est l'opinion exprimée par les proverbes, dictons et autres énoncés à valeur générale : « Il vaut mieux être beau et riche que laid et pauvre ».

L'*opinion relative* a une portée plus limitée car elle émane d'un sujet individuel ou d'un groupe restreint. Mais ce sujet ou les membres du groupe savent que ce jugement est de circonstance, relatif au groupe et à la situation dans laquelle il est émis.

C'est pourquoi, dans ce cas, le sujet parlant a besoin d'affirmer vis-à-vis de cette opinion, soit son adhésion, soit son opposition, car comme il en existe plusieurs, celle-ci prête forcément à discussion. L'*opinion relative* s'inscrit dès son émergence dans un espace de discussion, non pas à l'intérieur du groupe mais vis-à-vis des autres groupes. Elle est en son fondement critique. Le sujet qui émet une opinion relative dit quelque chose comme : « Je pense comme (et/ou contre) ceux (certains) qui pensent que... ». Il est toujours, par nécessité, *pour* ou *contre* une autre opinion, elle-même relative : « Je pense que l'Europe est une bonne chose pour la France » laisse entendre qu'il y en a d'autres qui ont une opinion contraire. L'*opinion relative* est celle qui s'exprime dans l'espace de discussion de la démocratie.

L'*opinion collective* est celle qu'exprime un groupe à propos d'un autre groupe. Elle consiste à enfermer l'autre groupe dans une catégorie définitive en l'*essentialisant*. Si l'on dit : « Les Espagnols sont orgueilleux », on porte un jugement sur les Espagnols en tant que groupe essentialisé, tout en laissant entendre que l'on appartient à un groupe qui n'a pas cette caractéristique. Si on dit : « Les Espagnols pensent que les Français sont chauvins », c'est comme si on disait que ce jugement est propre aux Espagnols et seulement à eux, qu'il faut être né Espagnol pour avoir ce genre d'opinion. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'une opinion à forte valeur identitaire, qui ne se discute pas et qui essentialise un groupe. A l'occasion du Référendum sur la Constitution européenne, on a entendu s'exprimer des opinions collectives essentialisantes sur la Turquie, soit pour la rejeter, soit pour l'intégrer.

C'est de ces types de savoirs que s'alimentent les imaginaires, évidemment, en jouant souvent avec ces catégories, en brouillant les pistes, en faisant passer un savoir de croyance pour un savoir de connaissance, un savoir d'opinion pour un savoir de révélation, en présentant un savoir d'opinion relative sous le jour d'un savoir d'opinion commune, en transformant un savoir théorique en savoir de doctrine, en faisant croire qu'un savoir de révélation est aussi fondé en savoir savant (les sectes). On donnera en exemple la façon dont la question du clonage a été traitée par la presse française², cette question participant d'un imaginaire de « la reproduction à l'infini du même ». Certains experts ont avancé des arguments renvoyant à des savoirs de connaissance savants : « Il faut distinguer le *clonage reproductif* qui touche à l'embryon du *clonage thérapeutique* qui ne touche qu'aux cellules mères », à quoi se sont opposés des scientifiques : « Tout généticien sérieux sait qu'on ne peut pas séparer l'embryon des cellules souches » ; des autorités religieuses ont avancé des arguments renvoyant à des savoirs de croyance institués en doctrine : « On ne peut accepter le clonage, quelle que soit sa forme, car c'est toucher à ce que la vie a de plus sacré et qui n'appartient pas à l'homme : la procréation » ; divers acteurs, penseurs, politiques, responsables d'associations se sont affrontés avec des arguments renvoyant à des savoirs d'opinion commune : « le clonage thérapeutique fera avancer la recherche médicale »/« le clonage thérapeutique glissera nécessairement vers le clonage reproductif, comme cela s'est vu dans le passé » ou bien « Le clonage reproductif posera des problèmes d'identité pour ce qui est de la filiation de l'individu »/« Mais la filiation est déjà mise à mal dans nos sociétés modernes ». On voit comment un imaginaire touchant à l'identité de l'homme est alimenté par divers types de savoirs.

² Issu d'une recherche sur le discours de médiatisation scientifique menée par le Centre d'Analyse du Discours de l'Université Paris 13 (non encore publiée).